

Analytique du lien, analytique célibataire

À en juger par ce que furent leurs suites chez Jacques Lacan et certains lacaniens, quelques propos de Lacan peuvent aujourd'hui être reçus comme malvenus¹. Il en va ainsi avec sa déclaration erronée² selon laquelle l'objet *a* fut sa « seule invention ». Décisive, oui, mais la seule ? Jacques Lacan a-t-il soupesé ce que cette déclaration allait produire chez ceux qui le suivaient et qui allaient se précipiter là-dessus telle la vérole sur le bas clergé. Il s'est ensuivi toute une focalisation sur cet objet *a*.

Sigmund Freud avait reconnu à l'objet un statut qui le rendait non affine à la pulsion, ce qui, déjà, élevait un barrage contre ce penchant qui consiste à trop miser sur l'objet. En 1905, sa découverte de la pulsion (différenciée de l'instinct, comportement préformé adapté à l'objet) introduit une césure entre pulsion et objet. Différente en cela de l'instinct, la pulsion n'a pas d'objet spécifique. Son objet lui est aléatoire. Il reste cet objet que lui a attribué les vicissitudes d'une vie, d'une histoire libidinale, et qui est reconnu contingent et variable. Sans ce décrochage de l'objet à l'endroit de la pulsion, jamais Freud n'aurait pu énoncer qu'« en aucun cas il n'est permis de considérer quelqu'un comme homosexuel ou hétérosexuel d'après son objet³ ». Et l'on peut s'étonner qu'étant donné cette situation fort connue de l'objet Jacques Lacan ait cru bon de consacrer toute une année de séminaire (1956-1957) à la relation d'objet, et une autre année encore, dix ans plus tard, (1965-1966), à l'objet de la psychanalyse.

Cette focalisation sur l'objet a amené celle sur le fantasme, écrit § \diamond a⁴. Dans la psychanalyse (son exercice, sa théorie), le fantasme a pris une place que, déjà, Sándor Ferenczi jugeait trop importante. Jacques Lacan a, lui aussi, remis à l'ordre du jour le traumatisme (inexistence « troumatitante » du rapport sexuel⁵), ce qui n'a pas empêché

¹ L'Elp pourrait proposer un colloque sur tout ce que Lacan a lui-même silencieusement abandonné de ses thèses antérieures (exemple : la forclusion).

² Déclaration du 9 avril 1974. Son invention de très loin la plus décisive fut celle des trois dimensions (ou registres, ou consistances) R S I.

³ *Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la société psychanalytique de Vienne, 1906-1908*, vol. I, Paris, Gallimard, 1976, p. 253.

⁴ Le 24 janvier 2021, l'Ali m'a offert l'occasion de présenter une dimension jusque-là négligée du fantasme (« Versions du fantasme. Leurs effets sur l'exercice analytique et sur sa fin »).

⁵ Sur la façon dont peut être reçu, sinon traité, tout au moins apprivoisé, un traumatisme, je me suis inspiré d'Imre Kertész (*La Scène lacanienne et son cercle magique*, Paris, Epel, 2017, p. 36 sq.).

que l'on persiste à porter un trop grand intérêt au fantasme (ce qu'ont dénoncé Gilles Deleuze et Félix Guattari). La fausse alternative traumatisme / fantasme n'a jamais été traitée de façon résolutoire.

Moins connu, en revanche, est ce propos de Freud qui, prolongeant la césure susdite entre la pulsion et « son » objet, écrivait :

La différence la plus marquante entre la vie amoureuse du monde antique et la nôtre réside sans doute dans le fait que les anciens mettaient l'accent sur la pulsion elle-même alors que nous le portons sur l'objet. Les anciens célébraient la pulsion et étaient prêts à vénérer en son nom même un objet de valeur inférieure, alors que nous méprisons l'activité pulsionnelle en elle-même et ne l'excusons qu'en vertu des qualités que nous reconnaissons à l'objet⁶.

L'absence d'affinité de la pulsion et de l'objet prend ici la dimension culturelle d'une « orientation sexuelle » ou d'un « courant sexuel ». On pourrait y voir le point de départ, quelque chose comme le « la » donné à ma distinction récente de deux « analytiques du sexe » que je me propose de présenter, quand bien même c'est non pas avec Freud mais avec Lacan qu'elle a pris son envol. Ce que j'appelle l'« analytique du lien » est celle des modernes, focalisée sur l'objet ; « l'analytique célibataire du lieu » rejoint ce que Freud isolait dans l'érotique grecque de l'antiquité.

CONSIDERATIONS INTEMPESTIVES

Le « colloque Soury » fut l'un des plus réussis de l'Elp, beaucoup l'ont dit. Non seulement il y eut de très larges moments de discussion, mais surtout l'ambiance, bien souvent, était celle que Lacan préférait et, que je n'ai pas attendu Lacan pour préférer, celle des *amusements sérieux*, cela grâce à quelques exposés et à plusieurs performances. Tous les exposés n'étaient pas de tels amusements sérieux (on lit « muse » dans « amusement »). L'un de ceux-là en particulier était sérieux sérieux – le « faux sérieux » de Kierkegaard – et proposait rien de moins qu'une théorie de la direction de la cure. Il fallait un certain culot pour résoudre en quelques minutes le problème auquel Lacan avait notamment consacré soixante pages de ses *Écrits*⁷ ; il aura fallu imaginer et présenter un schéma fort simple et d'autant plus séduisant dans le contexte de ce colloque « Lacan, le moment Soury » qu'il prenait ses marques dans la nodalité. Déjà le titre de l'exposé aurait dû alerter : « Tous dans le même trou ». Tous

⁶ Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905-1924), Paris, Gallimard, 1987, p. 56-57 (la traduction Transa écrit : « nous le portons sur l'objet » et encore : « prêts à anoblir à travers elle un objet de valeur moindre, tandis que nous dédaignons la mise en action pulsionnelles en soi et ne l'excusons qu'à travers des mérites de l'objet).

⁷ « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 585-645.

les « analysants » (un nom que Lacan reprit de Ferenczi⁸), engagés dans leur analyse, sont censés effectuer un seul et même parcours où *a*, d'abord logé au centre d'un triskèle (et l'on se demande comment), puis au centre d'un nœud de trèfle, va, pour finir, se trouver au centre d'un borroméen à trois ronds de ficelle⁹. En deux mots, une « cure type » – concept malodorant s'il en est. Cette fascination pour un centre (où serait logé petit *a*) a de quoi surprendre, là où il est pourtant en permanence question, dans l'analyse, d'un décentrement. À demi-silencieusement, la psychopathologie reste alors présente¹⁰, notamment avec le nœud de trèfle, reconnu par Lacan une écriture de la paranoïa¹¹. Selon ce schéma, toute analyse devrait traverser un moment paranoïaque. Mais, outre cette focalisation sur un centre, c'est la fixation sur *a* qui ici importe, tout comme si cet objet était en mesure d'orienter toute direction de la cure, cela quelle que soit la façon dont se présente une demande d'analyse.

Il y a là un cas exemplaire de ce qu'il faut bien appeler *l'impasse dans laquelle un certain nombre de problématisations ont tourné court dès lors qu'on s'en remet à l'objet a pour les résoudre*. Les exemples ne manquent pas, dont un, inédit, que je souhaite vous présenter aujourd'hui. Avant d'y venir, je rappellerai l'affaire de la « Jeune Homosexuelle » revisitée par Lacan après avoir physiquement produit l'objet *a* – en jetant cet objet au sein de son public, tel disait-il, une hostie. Ce que j'appellerai *l'effet bouchon* de cette insistante référence à l'objet *a* était déjà ici sensible car il a permis à Lacan de persister à envisager le geste de la jeune fille comme un passage à l'acte, cela sans plus s'interroger sur cet épingleage¹². Il reste que sa formule était très heureuse¹³, notamment par le pas de côté qu'elle réalisait au regard d'une première version du geste de la gamine, d'abord vu comme passage à l'acte – une réalisation symbolique jouant sur l'équivoque *niederkommen*. Toutefois, comment qualifier pareillement de « passage à l'acte » le geste de Christine Papin et celui de Margarethe Csonka ? La première en sort éteinte, au bord de la mort, la seconde y acquiert une liberté de sa vie amoureuse, y reconquiert son aimée et y réduit au silence les

⁸ Comme le signale Benoît Peters dans son *Sándor Ferenczi. L'enfant terrible de la psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2002.

⁹ On pourra trouver ces trois figures (*sans objet a*) page 457 de *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan* (Paris, Epel, 1994). Il reste beaucoup plus aisé de dessiner un nœud borroméen en partant du dessin du triskèle qu'à partir d'un nœud de trèfle (un problème que l'exposé a mis de côté).

¹⁰ L'usage des catégories nosographiques implique nécessairement un « tous ».

¹¹ Certains ont rebondi sur cet essai et ont ainsi dessiné un borroméen pour chaque catégorie nosographique.

¹² Ce que j'ai fait dans *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien*, Paris Epel, 2004.

interventions intempestives de son père sur cette vie (son refus de l'homosexualité de sa fille, motif de la demande *du père* à Freud, une demande que Freud n'a pas su traiter).

Ainsi promue par Lacan présentant *a* comme sa seule invention, l'intempestive fascination des lacaniens par petit *a* est aussi ce qui les pousse à se centrer sur le fantasme, § ◇ *a*. Ils orientent leur exercice en ayant en tête de mettre au jour le fantasme durant chaque cure. Et puis quoi ? Et puis... rien. Sauf à imaginer une prétendue « traversée du fantasme » – que je me suis employé à déconstruire. Il le fallait d'autant plus que l'abandon de la théorie de la séduction par le père qui a promu le fantasme ne fut pas un problème définitivement réglé, loin de là. Il a rebondi avec Ferenczi. Dans une lettre à Freud du 20 juillet 1930, Ferenczi écrit, quelque peu tremblant : « Je suis arrivé à raviver la théorie du traumatisme apparemment désuète (ou, du moins, provisoirement écartée). » Lacan, lui aussi, a ravivé la théorie du traumatisme, cela jusqu'à écrire « troumatisme » à propos du rapport sexuel qu'il n'y a pas (que l'on ne peut écrire). Le choix auquel on s'oblige entre réalité¹⁴ et fantasme est un choix des plus classiques, un faux choix, et la distinction de deux analytiques permet de s'en dispenser, car il n'y a aucune raison, bien au contraire, d'élire l'une plutôt que l'autre, petit *a* (analytique du lien, celle où se manifestent plusieurs manières de rapports sexuels ou, mieux, sexualisés¹⁵ qu'il y a bel et bien chez Freud : oralité, analité, génitalité, etc.) ou l'inexistant rapport sexuel (analytique célibataire ou bien analytique du lieu – il suffit de disposer le « n » de « lien » tête en bas pour obtenir « lieu »). Quelque chose reste négligé avec ce que Ferenczi appelle une « surestimation du fantasme¹⁶ » reconduite au cœur des analyses « lacaniennes », à savoir non pas la grammaire du fantasme (Freud, et puis Lacan commentant « On bat un enfant »), mais sa valeur, sa portée, son effet ou, mieux encore sa *puissance d'image*. Et c'est sur cette puissance de l'image que je voudrais aujourd'hui apporter un éclaircissement. Pour aller tout de suite au vif de la chose avant d'en déplier les tenants et les aboutissants, on envisagera la situation connue où un mâle se masturbe en visionnant deux filles nues en train de copuler. Ce

¹³ La revoici : « [...] ce *niederkommen* est essentiel à toute subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est comme petit *a*. »

¹⁴ Freud s'en remet, non pas à sa clinique, mais à un point de vue « sociologique » lorsqu'il observe que tous les pères ne sont sans doute pas des agresseurs sexuels.

¹⁵ Analytique du lien : « il y a des rapports sexués » ; analytique célibataire : « il n'y a pas de rapport sexuel ».

¹⁶ Lettre à Freud du 25 décembre 1929 (citée par Judith Dupont dans son Avant-propos au *Journal clinique* (Paris, Payot, 2014, p. 21).

n'est pas une grammaire qui l'excite mais *l'image* de cette copulation. On rate l'effet érogène de cette image si l'on s'évertue à en rendre compte à l'aide du mathème $\$ \diamond a$.

Ce fut de l'extérieur du champ freudien qu'est venue la remarque selon laquelle l'effet de l'image (sa *puissance d'image*) avait, comme tel, été négligé. Et autant reprendre le problème de là où il a surgi, à savoir une remarque critique de Binswanger portant sur la manière freudienne de lire les images de rêve, remarque qui a ensuite rebondi chez Foucault et, récemment, chez Didi-Huberman. Freud écrivait :

Le contenu du rêve est en quelque sorte (*gleichsam*) donné dans une écriture figurative (*Bilderschrift*) dont on doit transférer (*übertragen*) les signes (*Zeichen*) un à un dans la langue des pensées du rêve... On serait évidemment induit en erreur si on voulait lire ces signes selon leur valeur d'image (*Bilderwert*) et non du point de vue du signe (*Zeichenbeziehung*). Le rêve est cette énigme figurative (*Bilderrätsel*) et nos prédécesseurs¹⁷ dans le domaine de l'interprétation des rêves ont commis la faute de considérer le rébus comme composé de dessins¹⁸.

Un certain tour était ainsi donné à l'image à *juste titre* lue comme un signe¹⁹ et où elle était néanmoins perdue en tant qu'*image*, en tant que *puissance érogène*. Foucault, qui s'en était allé voir Binswanger chez lui à la clinique Bellevue, écrit : « La psychanalyse n'a donné au rêve d'autre statut que celui de la parole » (oui, si ce n'est qu'on aurait plutôt attendu ici « écriture »), ou encore (ce que je vais discuter) : « [...] la psychanalyse n'est jamais parvenue à faire parler les images » (cité p. 467²⁰).

Reprise par Didi-Huberman de Deleuze²¹, la distinction puissance / pouvoir est un opérateur essentiel de son ouvrage *Désirer désobéir*²². Didi-Huberman étaye *largamano* son élection de la puissance. De nombreux auteurs sont mentionnés. Aristote, bien sûr, avec la notion de *dunamis*, « principe du mouvement ou du changement » (p. 49) ; Kant (p. 73), selon qui la vie est « la puissance (*Vermögen*) qu'a un être d'agir d'après les lois de la faculté de désirer (*Begehrungsvermögen*) » ; Deleuze, notant que « la puissance est créatrice et donatrice, tendant à tout autre chose qu'un pouvoir sur autrui »

¹⁷ Artémidore sans doute. Voir à ce propos la contribution de Gonzalo Perkovich, « *Oneirôgmos* freudien ? Rêves érotiques. Un parcours sinueux », dans Sandra Boehringer & Laurie Laufer (sous la dir. de), *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, Paris, Epel, 2019.

¹⁸ Cité par Mayette Viltard dans son article « Le trait de la lettre dans les figures du rêve », *Littoral*, n° 2, Paris, Erès, 1981 (accessible sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse).

¹⁹ Le déchiffrement du rébus est à lui-même sa propre preuve.

²⁰ M. Foucault, *Folie, langage, littérature*, texte établi par H.-P. Fruchaud, D Lorenzini et J. Revel, Introduction de J. Revel, Paris, Vrin, 2019. Les indications de pages dans le texte renvoient à cet ouvrage.

²¹ Lui-même prenant ses marques sur Nietzsche : « Le concept *victorieux* de la force, grâce auquel nos physiciens ont créé Dieu et l'univers, a besoin d'un *complément*, il faut lui attribuer un vouloir *interne* que j'appellerai la volonté de puissance » (Nietzsche, *La Volonté de puissance*, trad. G. Bianquis, Paris, Gallimard, 1942, § 51).

²² Georges Didi-Huberman, *Désirer désobéir. Ce qui nous soulève I*, Paris, Minuit, 2019.

(p. 51)²³. La différence puissance / pouvoir saute aux yeux si l'on note, avec Didi-Huberman (p. 138), qu'avoir la *puissance* de jouer au piano revient à *pouvoir ne pas* en jouer. Telle est précisément la puissance – non pas le pouvoir – de l'analyste²⁴.

L'effet, dans le sujet, d'une image de rêve tient-il seulement et toujours au seul chiffage ? Foucault et Didi-Huberman affirment que non, et l'on ne peut que leur donner raison à seulement rappeler qu'une image de rêve peut mener une chair jusqu'à l'orgasme. Il suffit d'ailleurs qu'une image ne soit pas présente mais simplement évoquée par un écrit pour que quelqu'un d'éveillé parvienne au même résultat en se masturbant (ladite « lecture à une seule main »). Et certains, dans l'acte sexuel, sont excités non par le partenaire présent (ses caresses, sa propre excitation), mais par une image à laquelle ils font appel afin, comme on le dit, « arriver au bout », obtenir l'orgasme. N'est-ce pas en tant qu'image scénographiée que le fantasme sollicite la libido ? Plus délicat à traiter, se présente le problème suivant que signala Mayette Viltard : en pratiquant des ciselures sur les jambes de celles qu'elles venaient de tuer, les sœurs Papin n'avaient-elles pas en tête l'image des marques dont le boulanger incise ses baguettes de pain²⁵ ? Ce serait écarter ces faits, pourtant si patents, que de repousser la critique foucauldienne d'une psychanalyse qui méconnaît (version Didi-Huberman) la *puissance* de l'image. « La puissance de rêver se déploie bien au-delà d'une organisation en rébus », écrit Didi-Huberman (*op. cit.*, p. 466).

Il n'est que de prendre acte de la puissance des images dans les diverses dévotions catholiques (dévotions à l'enfant Jésus, au sacré cœur du Christ, à la personne humaine du Sauveur) pour lever tout doute à cet endroit. Dans *Le Christ imaginaire au XVII^e siècle*²⁶, Jacques Le Brun établit que les dogmes de la théologie trinitaire, la christologie, la doctrine du salut et de la rédemption ne sont pas parvenus à saper les « croyances et pratiques liées aux images » (p. 124). Il écrit (p. 73) : « Le désir de voir et de s'appuyer sur des signes et des images était grand dans le catholicisme. » On a même été jusqu'à attribuer à certaines images ce qui était réservé à l'hostie, où était admise la « présence réelle » du Christ.

²³ D'autres références sont aussi offertes : Lorca, Canetti, Brecht, Bataille, Blanchot, Michaux, Guattari, Negri, Agamben...

²⁴ Certains psychanalystes n'hésitent pas à profiter du pouvoir que leur octroie le transfert pour obtenir d'analysants qu'ils s'engagent dans leur groupe d'affiliation qui peut ainsi profiter de leur réseau. Ce sont les mêmes qui ne cessent de délivrer des leçons d'éthique psychanalytique.

²⁵ Francis Dupré, *La « Solution » du passage à l'acte. Le double crime des sœurs Papin*, Toulouse, Érès, 1984, p. 243 (rééd. Paris, Beauchêne, 2020, préface de Jean Allouch).

²⁶ Paris, Jérôme Million, 2020.

C'est aussi l'amour que suscite l'image, cela depuis l'Antiquité grecque²⁷ et sans doute bien ailleurs. Freud l'a entrevu avec l'aventure de Norbert, l'archéologue amoureux d'une (image de) femme : Gradiva, « à la démarche vivante ». Freud installe dans son consultoire un moulage du bas-relief qu'il s'en est allé voir en Italie. Norbert fut fasciné par cette image en mouvement et un chant de canari (analytique du lien) tandis qu'intervenait là même et comme en sous-sol un soulèvement (analytique célibataire) si, par « soulèvement », on entend, avec Didi-Huberman, « un mouvement hors de soi » (p. 296), une déferlante, un élan joyeux, une puissance poétique, un désir de liberté aux conséquences imprévisibles²⁸ et, avec Foucault, un événement qui échappe à l'histoire, une « subjectivation », c'est-à-dire « la transformation du sujet d'assujettissement en sujet de liberté » (p. 471).

Lorsque je retrouve dans *Désirer désobéir* certaines thématiques qui m'ont été pour partie imposées par la mise au jour de la seconde analytique du sexe (soulèvement, liberté, volonté) ou qui ont amené cette analytique célibataire, j'en viens à conclure que c'est pour avoir été fixé sur l'analytique du lien, de petit *a* (la première) que Lacan est passé à côté de l'image en tant que puissance de soulèvement (érotique, amoureux, politique, guerrier, etc.). L'effet de l'image d'un Socrate silène sur Alcibiade tient-il *uniquement* à l'*agalma*²⁹ ? C'est de petit *a* derrière l'image [mathème *i(a)*], pensait-on³⁰, que celle-ci tenait sa prégnance et ses effets – et non pas de l'image *en tant que telle*. Autrement dit, ce fut la notion d'*objet* qui a écrasé et masqué le problème qui revient maintenant dans l'analyse depuis son dehors. Est-ce à bon droit que l'on appelle « objet » aussi bien un partenaire (érotique, amoureux, guerrier, etc.) et un objet petit *a* ? Que l'on rapproche les deux jusqu'à les coller l'un à l'autre ? Le mathème *i(a)* semblait résoudre le problème ; pour partie, il ne faisait que l'évacuer.

²⁷ John J. Winkler, *Désir et contraintes en Grèce ancienne*, préface de D. Halperin, trad. Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, Epel, 2005.

²⁸ Didi-Huberman cite Brecht : « La liberté ne peut être créée que par la liberté, c'est-à-dire par le soulèvement du peuple entier » (p. 254).

²⁹ Selon Lacan, Socrate se fait « impassible », « absent », il « détourne » Alcibiade tandis que celui-ci l'a conduit à ses côtés jusque sous un drap. Alors qu'Alcibiade, focalisé sur l'*agalma* (l'objet *a*), tente d'ouvrir le silène, le refus que lui oppose Socrate tient au vide qu'il sait être en lui (*Le Transfert...*, version critique Stécriture, p. 141). Leur confrontation est celle des deux analytiques, comme entrées en collision dans cette scène. Le geste de Socrate est une invitation faite à Alcibiade, ainsi dirigé vers l'analytique célibataire, celle de l'inexistant rapport sexuel.

³⁰ L'*agalma* reste là en arrière-fond, objet propre à éblouir Alcibiade qui le cherche dans le corps de Socrate (Jacques Lacan, *Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques* (version critique Stécriture).

PUISSANCE DE L'IMAGE EVANOUISSANTE

Avec le concept d'*incarnation*, la seconde analytique du sexe, celle que je qualifie de « célibataire » a offert à l'image un autre statut. L'image est puissante (une puissance libidinale d'appel), elle est érogène ; elle suscite le désir ; belle, elle le piège. Relève de cette configuration la position généralement accordée, en Occident, au *personnage* féminin qui, tout à la fois, *incarne* l'Autre et *occupe* son lieu³¹. En un raccourci remarquable, l'époque classique le disait quelqu'un « du sexe » et on savait aussitôt lequel ; on le dit « l'autre sexe³² », ou encore et avec Freud le « continent noir ». Que se passe-t-il à l'endroit de l'image, de ce personnage, lorsque Picasso peint en 1907 *Les Femmes d'Alger* ? Ou encore lorsqu'il peint *Les Ménines* de Vélasquez³³ – ce dont n'ont su prendre acte ni Foucault ni Lacan ?



Que se passe-t-il lorsque Appel les Fenosa sculpte en 1951 une *Ophelia* dont on a quelque difficulté à distinguer l'image au sein même de la pierre³⁴ ?

Ayant fait appel à cette *Ophélie*, à une peinture semi figurative pour présenter l'effet possible de l'objet érogène³⁵, je puis maintenant mieux préciser cet effet. Délaissant le figuratif, l'auteur de *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier* écrivait : « l'objet nuisait à mes tableaux », ou encore « l'objet peut se fondre dans l'acte même qui le peint »³⁶. Ces propos peuvent être transposés : l'objet a nuit à l'analyse. Kandinski fit d'abord l'expérience de cette nuisance en présence d'un

³¹ On pourra voir un signe du changement de ce positionnement des (de la) femme(s) lorsque les publicitaires cesseront d'avoir besoin d'une belle image de femme pour mieux vendre n'importe quel objet.

³² Jusqu'à présent, on n'a pas su tirer toutes les conséquences d'un troublant propos de Jacques Lacan (trouble dans le genre) qui affirmait : « Disons hétérosexuel par définition ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair » (« L'Étourdit », 1973).

³³ Claustre Rafart i Planas, *Las Meninas de Picasso*, Prólogo de Valeriano Bozal, Barcelona, Editorial Meteora, 2001.

³⁴ Une photo de cette sculpture dans *L'Autre sexe* (Paris, Epel, 2015, p. 185).

³⁵ Dans *L'Autre sexe*, *op. cit.*, p. 185.

tableau de Claude Monet où, notait-il, si le catalogue de l'exposition ne lui avait pas indiqué qu'il s'agissait d'une meule de foin, il n'aurait pas su la discerner. Ce Monet vibrait d'un « éclat lumineux ». Il en reçut une leçon : l'objet « en tant qu'élément indispensable du tableau en fut discrédité³⁷ », écrit-il aussi. Il en va de même s'agissant de l'objet en psychanalyse, tout au moins chez Lacan où je discerne une seconde analytique du sexe. Première analytique, celle du lien : l'objet y est reconnu en tant qu'érogène ; il le doit *aussi* à sa puissance d'image elle-même soutenue par petit *a* (par l'*agalma*, pour Alcibiade draguant Socrate). Il suscite le désir. Ce qu'alors aveuglé, fasciné, le désirant n'aperçoit pas est sa fonction de défense (terme ici repris de Lacan affirmant que la sexualité est une « défense contre le sexe » – un propos qui n'a aucun sens, sauf à distinguer deux analytiques du sexe) ou encore la beauté de l'objet vue par Lacan comme une barrière contre la seconde mort :

Dans ce champ [celui « que nous, chrétiens³⁸, nous avons balayé de ses dieux » est-il précisé juste avant], la limite dont il s'agit, essentielle pour qu'en apparaisse par réflexion un certain phénomène que, dans une première approximation, j'ai appelé le phénomène du beau, c'est ce que j'ai commencé de pointer, de définir comme celle de la seconde mort.

Par ses fréquentations, ses visites aux galeries et musées, Jacques Lacan était quelque peu au courant, sinon averti du pas de côté opéré par la peinture moderne à l'endroit de « l'objet », *id est* du personnage féminin. Ce n'est pourtant pas cette peinture de son temps qui a inspiré sa théorie du tableau comme piège à regard. Il achète *L'Origine du monde* (piège à regard s'il en est) ; il recouvre cette pièce de Courbet d'un mobile cache-sexe, un tableau de Masson qui reprend abstraitement la première peinture alors que la modernité picturale aurait dû l'inciter à faire exactement l'inverse.

³⁶ Vassily Kandinski, *Regards sur le passé et autres textes (1912-1922)*, édition établie et présentée par Jean-Paul Bouillon, Paris, Hermann, 2014, p. 97. Kandinski revient sur ces remarques aux pages 105, 109, 115, 126 et 196 de l'ouvrage.

³⁷ *Ibid.*, p. 60.

³⁸ « Nous chrétiens » est par trois fois répété dans ce bref passage (*L'Éthique de la psychanalyse*, séance du 1^{er} juin 1960). Ce qui n'empêche pas Lacan, bien au contraire, de déclarer être une « apothéose du sadisme » l'image du Christ crucifié. Ni d'ajouter que « des rêveries des pures jeunes filles jusqu'aux accouplements des matrones, le fantasme qui guide le désir féminin peut être, par cette image du Christ dessus la croix, littéralement empoisonné ». « Empoisonné », je ne saurais trouver un terme plus juste pour dire le mauvais tour joué à chaque femme par l'esprit du temps, par les médias de tous ordres qui les assigne au lieu de l'Autre (incarnation) et que je résumerai avec un mot d'esprit : « Sois belle et t'es toi. »



Il s'en remet aux *Ambassadeurs* d'Holbein, peint en 1533, pour étayer son piège à regard. En 1973, il promeut cet Holbein en couverture des *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. En un mot, s'agissant de peinture, il n'a pas été réglé sur ce que, pourtant, il prescrivait à ses élèves tout en se réclamant des Lumières, à savoir rejoindre la subjectivité de leur temps. Sur ce point, il est resté dépendant de la première analytique du sexe – et l'on peut y voir un cas, lui aussi exemplaire, des malheureuses incidences de la trouvaille et de la promotion de petit a ³⁹ : l'accent mis sur l'objet regard a fait tourner court l'analyse de la peinture.

« En art, l'essentiel n'est pas ce que représente l'artiste (entendons non le contenu esthétique, mais la nature) mais comment il le représente » : ainsi Kandinski formule-t-il le credo impressionniste (p. 196). Kandinski n'a, lui, atteint le spirituel en art qu'en délaissant toute tentative de peindre l'objet, qu'en ayant saisi que l'objet était un obstacle à l'acte de peindre, comme, de même, la focalisation de l'analyste sur l'objet a est un obstacle à l'acte analytique, à son bouclage.

L'objet est délaissé dans l'acte même de peindre, comme chez Kant selon Lacan qui déclarait : « Les formes qui sont à l'œuvre dans la connaissance, nous dit Kant, sont intéressées dans le phénomène du beau, mais *sans que l'objet soit concerné* » (je souligne)⁴⁰. Une analysante lui ayant fait part d'un compliment qui lui avait été fait sur son physique, Lacan rétorquait : « Qu'est-ce qui vous bassine encore avec la beauté⁴¹ ? » S'il en est qui furent « bassinés » par la beauté, ce fut les catholiques qui ne parvinrent jamais à choisir si Jésus-Christ était très beau (surpassant en beauté tous les hommes) ou très laid (un objet de mépris, le dernier des hommes »). Un très instructif chapitre de Jacques Le Brun dans *Le Christ imaginaire* parcourt tout au long de

³⁹ Quand bien même la théorie qu'il a mise au jour à partir des *Ambassadeurs* fut produite avant même l'invention d'un « objet petit a » différent du petit autre.

⁴⁰ *L'Éthique de la psychanalyse*, 1^{er} juin 1960.

⁴¹ Jean Allouch, *Les Impromptus de Lacan. 543 bons mots recueillis par Jean Allouch*, Paris, Fayard, 2009, p. 39.

l'histoire « cette double tradition iconographique relative à la beauté de Jésus-Christ » (p. 71).

Que l'objet ne soit plus reconnu pour comme une indispensable référence fait place à l'absence de rapport sexuel, à la seconde analytique du sexe. L'objet disparaissant laisse advenir l'analytique célibataire. L'écho d'un tel passage, ou virage, de la première à la seconde analytique est rendu sensible par Kandinski qui, ayant entendu un peintre célèbre déclarer : « En peignant, un coup d'œil sur la toile, un demi sur la palette et dix sur le modèle⁴² », répliquait : « Pour moi, ça devait être l'inverse. » Une autre manière des exercices pictural et analytique est ici en jeu. Peindre, analyser consiste à savoir se dispenser de la fascination pour l'objet.

⁴² V. Kandinski, *Regards sur le passé...*, *op. cit.*, p. 115.